

En quête d'identité

(Journée d'ouverture du CCPP, octobre 2014)

J'ai intitulé mon exposé d'aujourd'hui « En quête d'identité » car il est patent que les parlants sont en quête d'identité. Nous en avons le témoignage dans les cures analytiques ou la question du « qui suis-je ? » ne manque jamais d'apparaître au cours de l'analyse. Nous en avons aussi la manifestation dans le social où la revendication identitaire est partout.

L'être parlant est en quête d'identité mais je dirais d'une identité différentielle, d'une identité formée avec des traits distinctifs qui le démarquent des autres à condition que ces marques identitaires n'aillent pas contre ses idéaux, contre son idéal du moi ce que nous nommons I de A, idéal qui est déjà une identification aux signifiants de l'Autre.

Voyez la multiplication des groupes sociaux dans lesquels le sujet se cherche une identité de groupe qui le différencie des autres sans pour autant le singulariser ce qui se traduit, par exemple, par la montée en puissance du communautarisme.

Il y a une aspiration à être de. Être de confession X ou Y, être de tel village ou de telle cité, de telle région etc. Cette aspiration une fois satisfaite se redouble d'une revendication d'être de, d'appartenir à un groupe social où la jouissance est régulée, prescrite par un discours avec ses valeurs propres.

Mais la singularité de l'identité de chacun, l'identité singulière est une autre chose, bien plus difficile à accepter

Pourquoi la revendication identitaire ne se tarit elle pas ?

La revendication identitaire est le corrélat de l'incertitude de l'identité. Derrière les affirmations du « je suis cela » se cache la question du « qui suis-je ? ». En somme l'identification vient répondre à la question du « qui suis-je ? » sans pour autant fixer une identité du sujet, une identité qui viendrait répondre à la question que le sujet porte sur son être.

Se pose la question de savoir si ce défaut identitaire est de structure. A savoir sommes-nous confrontés à un vide identitaire que nous viendrions combler par des identifications postiches ?

On pourrait le penser à trop s'arrêter sur ce que Lacan développe à propos du manque à être du sujet. Mais cette idée ne saurait tenir la distance à l'examen des textes de Lacan qui soutient la thèse d'une identité propre à l'être parlant.

Le problème tient à ce que le parlant ne sache pas reconnaître cette identité qui lui est propre et qui ne vient pas de l'Autre.

Et s'il ne sait pas la reconnaître, ce n'est pas par manque de moyens pour y parvenir mais parce qu'il ne le souhaite pas, ce qui est spécialement valable pour le névrosé. Le névrosé se tient à distance de ce qui le singularise. Le névrosé réclame la différence mais refuse la singularité.

C'est très perceptible dans les cures. Le névrosé ne se reconnaît pas dans certaines de ses pensées, dans certaines de ses actions parce qu'elles ne sont pas conformes à son idéal et à quoi aspire-t-il ? Il voudrait être comme tout le monde demande-t-il. Ce « tout le monde » imaginé comme un monde de normalité est celui dans lequel le névrosé voudrait se fondre, un monde finalement d'anonymat puisque tous pareils.

D'où vient le problème alors ?

Le problème s'origine de façon précoce par la nécessaire soumission du nourrisson aux signifiants pour la satisfaction de ses besoins.¹

Dans cette opération de constitution du sujet par le langage, le sujet naissant d'être effet du signifiant apparaît déjà comme manque. Dans cette structure ordonnée par le signifiant le sujet ne se constitue qu'à s'y soustraire et y faire fonction de manque nous dit Lacan².

Ce manque à être consécutif de l'effet de langage est la conséquence de la structure du signifiant. En effet le signifiant représente le sujet mais uniquement pour un autre signifiant. Au final le sujet n'est que représenté et l'être du parlant n'est pas identifié.

Et comme tout manque, il appelle à être comblé, ce qui conduit le sujet aux identifications qui viennent de l'Autre, à l'idéal du moi et au phallus.

Malgré ces identifications la question de son identité reste pour le sujet une inconnue puisque qu'il n'y a pas d'identité que l'on puisse établir à partir du signifiant en raison de son caractère différentiel. Lacan dit dans Encore³ que le sujet est un étant – effet du signifiant - dont l'être est toujours ailleurs.

¹ J Lacan, Subversion du sujet et dialectique du désir, in Ecrits p. 806

² Ibid, p 806 et 807

³ L Lacan, séminaire Encore p 130

A la question sur l'existence d'une identité spécifique à l'être parlant la psychanalyse répond positivement.

Il existe une identité propre à l'être parlant qui est son identité de jouissance. Cette thèse est présente assez tôt chez Lacan et je partirai de ce qu'il dit dans *Subversion du sujet* jusqu'à la dernière thèse de l'identification au symptôme pour interroger, pas tout ce qu'il développe sur la question, mais ce qu'il dit sur le nom propre.

Venons-en à la question du nom propre dans ce texte de *Subversion*. Pour Lacan le nom propre est double.

Il y a le nom propre en tant que patronyme et le nom propre en tant qu'il indexe la place de la jouissance dans son lien à la castration, c'est-à-dire jouissance partielle, châtrée.

Avec le nom de famille auquel s'ajoute, depuis une époque pas si ancienne, le nom on pourrait penser que d'être propre au sujet il l'indexerait d'une façon qui soit spécifique et non plus relative.

Déjà rappelons que l'usage du patronyme est assez récent. Jusqu'au moyen âge les personnes étaient désignées par leur prénom auquel on pouvait associer le prénom du père, X fils de Y, ou un toponyme : X de tel village, ou une caractéristique physique : le petit, le blond ou la profession : le boucher, le charpentier. Seuls les nobles avaient un nom de famille héréditaire. Pour les autres c'était un prénom de baptême auquel on associait un surnom afin de les différencier des autres.

Lacan ne fait pas du patronyme un signifiant comme les autres. C'est un signifiant qui n'a pas les caractéristiques des autres signifiants. A propos du nom propre il dit que « son énoncé s'égalise à sa signification »⁴ que j'entends comme fait de la solidarité entre l'énoncé et l'énonciation. A la différence des signifiants dont la signification glisse sous la chaîne de l'énoncé.

Mais le patronyme est très limité pour définir une identité, il ne permet pas d'indexer l'être du sujet, n'étant pas suffisamment discriminant. C'est pour cette raison que Lacan est conduit à se demander : « Mais d'où provient cet être qui apparaît en quelque sorte en défaut dans la mer des noms propres ? »⁵

⁴ J Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, in *Ecrits* p 819

⁵ *ibid*

L'autre dimension du nom propre est celle qui indexe la place de la jouissance. Dans *Subversion*, c'est de la jouissance pulsionnelle qu'il s'agit, jouissance sur laquelle règne la castration.

C'est-à-dire que là nous sommes dans le régime du manque, manque à être, manque à jouir, axé autour d'un signifiant : le phallus.

Mais comme ce signifiant, très particulier, signifiant imaginaire dit-il,⁶ fonctionne à partir de la castration, il est affecté d'un moins (– phi), signifiant du manque donc, qui possède des substituts que sont les objets *a*.

Ce qui est intéressant dans *Subversion* est de voir comment il dédouble son symbole du phallus. En effet la Jouissance⁷ est aussi indexée par un signifiant qui n'est pas affecté d'un moins. C'est le grand phi, « le phallus symbolique, impossible à négativer, signifiant de la jouissance »⁸

Cependant le signifiant de cette jouissance est comme tel imprononçable, il est ce qui manque dans l'Autre comme trésor des signifiants, imprononçable dit-il mais non pas son opération⁹ de nom propre.

Ce nom propre est « ce qui manque au sujet pour se penser épuisé par son cogito, à savoir ce qu'il est d'impensable »¹⁰.

Vous entendez bien que nous sommes dans le registre de l'ineffable avec ce signifiant imprononçable, qui fait défaut au sujet pour épuiser ce qu'il est d'impensable.

On retrouve une structure homologue au désir qui d'être articulé n'est pas articulable.¹¹

Et c'est pourtant de ce nom propre que le sujet se tient à distance, car celui-ci l'importune, thèse de Lacan, qui ajoute que d'être importuné par son nom propre, le névrosé est au fond un Sans-Nom.¹²

⁶ Ibid p 823

⁷ Ibid p 819

⁸ Ibid p 823

⁹ Ibid p 819

¹⁰ Ibid p 819

¹¹ Ibid p 804

¹² Ibid p 826

Et il écrit Sans-Nom en majuscule pour nous indiquer quelque chose. Il aurait pu l'écrire en minuscule, ce sans-nom mais il ne l'a pas fait. On peut supposer, sans trop de risque de se tromper, que l'usage des majuscules joue du renvoi au nom propre à la fois pour nous indiquer l'inefficace du patronyme comme de l'ineffable du nom de jouissance.

Cependant je parierais fort, si cela était possible, qu'il faille y voir une référence à un roman peu connu de Jules Verne, intitulé « *Famille Sans-Nom* » et à son personnage principal le mystérieux Jean-Sans-Nom. Ce Jean-Sans-Nom est un canadien francophone qui incite à la rébellion et au soulèvement des canadiens français pour protester contre les injustices britanniques. Mais cet énigmatique Jean-Sans-Nom ne révèle à personne son nom de famille, y compris à ses partisans les plus proches. Son nom de famille est imprononçable dans sa situation, il y perdrait la vie, car porteur d'un terrible secret. Ce patronyme hérité de son père, indexe la jouissance de ce dernier tirée de ses crimes. Le nom de ce père est honni par tous les canadiens français en raison de sa trahison.

En effet, encouragé par la police anglaise, il a trahi un groupe de réformistes auquel il appartenait, en contrepartie d'une importante somme d'argent dont son fils Jean hérite. Cet argent, hérité du père et fruit de sa trahison, Jean-Sans-Nom s'en sert pour financer des projets d'insurrection contre les anglais.

Le névrosé serait donc un membre de la famille Sans-Nom et à l'image de notre Jean-Sans-Nom dont c'est peu dire que son nom propre l'importune et qu'il n'en veut pas.

Pourquoi le sujet est-il importuné par son nom propre ? La réponse que fait Lacan est de dire que c'est parce qu'il nie la castration, pas la castration imaginaire qu'il a déjà subie. La castration n'est pas la menace de castration, de la mutilation imaginaire. La castration tient à l'opération du langage sur le corps, c'est l'opération de A sur le corps avec la perte de jouissance, représenté par la perte de petit a, objet chu, tombé.

A cette étape de son élaboration, pour Lacan ce que le sujet névrosé refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse nous dit-il « c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir »¹³ Ce que le sujet refuse c'est de servir à la jouissance de l'Autre.

D'où une conceptualisation de la fin de l'analyse par l'assomption de la castration, l'analysant doit se réaliser comme sujet dans la castration.

¹³

Ibid p 826

Mais cette conceptualisation de l'identité de jouissance par la castration que le sujet doit assumer ne lui donne pas vraiment une identité, il demeure une indétermination du sujet sur son être.

Lacan développera ensuite un autre type d'identité via l'objet a , cause du désir. Nous trouvons ces références dans sa proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole et son discours à l'EFPP qui suit.

Cette identité par l'objet ouvre un deuxième aspect à la réalisation du sujet dans la castration.

La réalisation comme telle du manque phallique au niveau du sujet, l'assomption de la castration, nécessite aussi l'assomption de l'objet a comme cause du désir du sujet.

C'est cet objet perdu, perte de jouissance liée à l'entrée dans le langage que l'analyse va faire apparaître dans sa fonction de cause.

A partir de là, Lacan pose l'équivalence entre le sujet S barré et cet objet a .

Mais cette identité par la cause du désir reste problématique car l'objet a n'est pas nommable, il ne peut que se déduire dans la cure analytique de par ses effets, c'est donc une identité qui n'a pas de représentant même si cet objet peut à l'occasion avoir une consistance imaginaire ou réelle.

Il me semble que l'effort poursuivi par Lacan est d'arriver à rendre compte de cette jouissance propre à chacun, qui fait notre identité, et de parvenir à en articuler le mécanisme et son mode de fixité.

De passer d'un imprononçable à une reconnaissance de cette jouissance identifiante.

C'est je crois dans ce mouvement que vient ensuite la thèse de l'identité liée au symptôme, une identité fixée par la lettre du symptôme en tant qu'identité de jouissance.

C'est en 75 dans RSI que le symptôme est défini comme la façon dont chacun jouit de son inconscient¹⁴. Définition complétée de cette caractéristique du symptôme comme étant ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, cette lettre étant le produit de la conjonction du symbolique et du réel. La lettre c'est du Un de la langue accolé à de la jouissance. Ce n'est pas du signifiant qui par définition est pris dans la chaîne, c'est de l'Un de la langue, isolé.

A partir de cette thèse du symptôme-lettre et non plus métaphore on a pu voir surgir des témoignages de passe où chacun s'évertuait à cerner la lettre de son

¹⁴

RSI 18 février 1975

symptôme, à définir leur identité de jouissance indexé par une lettre. Est-ce possible ? Je laisse la question en suspens. En tout cas l'identité indexée par la lettre du symptôme n'est pas une identité donnée par une représentation signifiante

Et puis Lacan a avancé en 76, dans le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, première leçon, sa thèse d'une identification au symptôme en fin d'analyse¹⁵. Les indications que Lacan fournit pour la caractériser sont brèves et relativement laconiques : « Savoir-faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler, savoir ça a quelque chose qui correspond avec ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme. »

Ce qu'il appelle l'identification au symptôme, qui est une modalité spécifique et propre à chacun de jouissance, n'est pas une identification qui en passerait par les signifiants mais ce qui donne son identité au parlêtre. C'est son identité de jouissance via le symptôme qui est à prendre ici non pas comme les symptômes dont on vient se plaindre dans l'entrée en analyse et dont l'analyse a soulagé l'analysant mais comme ce qu'il y a d'invariant, de fixé dans l'inconscient.

Cette modalité de jouissance, il faut d'abord la reconnaître, en apercevoir quelque chose pour ensuite savoir y faire avec.

On n'est plus dans l'ineffable du signifiant de la jouissance phallique mais pas non plus dans l'identité donnée par la représentation signifiante, puisque la jouissance propre au symptôme, Lacan dans son texte « Joyce le symptôme » de 79 la dit opaque parce qu'elle exclut le sens.

Question : le névrosé à la fin de l'analyse est-il toujours un Sans-Nom dans cette perspective de l'identification au symptôme ?

Avant d'y répondre se pose la question de la place du nom de symptôme. La thèse de Lacan est de dire que ce qui nous définit le mieux dans notre être de parlant est notre nom de symptôme.

Cependant il y a un problème car même si ce nom vise une modalité spécifique de jouissance du parlant il n'en demeure pas moins que c'est toujours un nom qui vient de l'Autre et Lacan a toujours visé une identité de séparation de l'Autre à la fin de l'analyse.

¹⁵ Séminaire « L'insu ... » « Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas, s'identifier, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme ? »

Il nous en donne un double exemple dans le début du texte « Joyce le symptôme ».

A propos de Joyce : "Joyce le symptôme à entendre comme Jésus-la-Caille : c'est son nom. Pouvait-on s'attendre à autre chose d'emmoi : je nomme"¹⁶

Jésus-la-Caille, peu nombreux sont ceux qui savent encore qu'il s'agit du titre d'un roman de Francis Carco qui passe pour être un écrivain des bas-fonds.

Le héros du roman, ledit "Jésus", mi-prostitué homosexuel, mi-proxénète, est affublé du sobriquet "la Caille" car en langage populaire une caille est une prostituée. Le surnom de Jésus désigne aussi, en argot, un prostitué masculin. Jésus-la-Caille est nous dit Lacan son nom, à entendre comme son vrai nom, son nom de symptôme puisqu'il désigne par-là ses modalités de jouissance.

Le nom de symptôme est tributaire de l'acte de nomination et de plus ce ne sont pas tous les parlants qui se voient attribuer un surnom, loin de là. C'est même l'exception puisque la modalité de jouissance à l'origine du nom de symptôme doit être suffisamment singulière et caractérisée pour emporter la nomination de l'Autre.

Alors dans l'analyse doit-on parvenir à son nom de symptôme ?

Je ne pense pas que ce soit la thèse de Lacan et puis cela supposerait de prédiquer sur soi-même ce qui est toujours sujet à caution comme tout prédicat identitaire.

S'y reconnaître dans son symptôme ne fait pas de ce dernier quelque chose de nommable, on l'approche, le cerne mais on reste toujours dans le registre du réel.

En revanche il est certain qu'il y a un gain pour le sujet, un solde positif à la fin : son nom propre ne l'importune plus, c'est-à-dire que la jouissance de son symptôme ne l'incommode plus, il n'est plus en antipathie avec son symptôme. Cette identification particulière au symptôme permet de passer du négatif du manque à être d'origine source de la quête identitaire au positif de l'être de jouissance.

Patrick BARILLOT

Octobre 2014

¹⁶ Lacan, Joyce le symptôme, in Autres Ecrits, p. 565